

LA BONNE PAROLE

ABONNEMENTS :
Canada et Etats-Unis, 50 cts
Etranger, - - - 80 cts

**ORGANE DE LA FEDERATION NATIONALE
SAINT-JEAN-BAPTISTE.**
VOL. I JUILLET 1912.

ABONNEMENTS ET REDACTION :
Chambre 14, Monument National,
Boulevard Saint-Laurent,
Tél. : Main 7122. MONTREAL.

SOCIETES FEDEREES

REVUE MENSUELLE

SOMMAIRE

**Les dames patronnesses des
oeuvres suivantes:**
Institution des Sourdes-
Muettes,
Crèche de la Miséricorde,
Nazareth,
Hôpital Notre-Dame,
Hospice St-Vincent de Paul,
L'Assistance Publique,
Hôpital Saint-Justine,
La Providence et
Les Incurables.

Fédération parois-
siale de
l'Enfant Jésus.
Fédération paroissiale du
Très Saint Nom de Jésus de
Maisonneuve.
Fédération paroissiale de
Saint-Henri.

Cercle des demoiselles de St-
Pierre.
Cour de l'Immaculée Concep-
tion.
Le Foyer.
Patronage d'Youville.
Les Ecoles ménagères.
Cercle d'Etudes Notre-Dame.
Association des Institutrices
catholiques.
Association des employées de
manufacture.
Association des employées de
magasin
Association des employées de
bureau.
Association des femmes d'aff-
aires



Entre nous Marie Gérin-Lajoie.
L'Agneau M. G. H.
L'Ami des Petits Madeleine G. Huguenin.
Autour des berceaux Séverin Lachapelle, M.D.
Nos Amis Jeanne des Ormeaux.
L'Education de nos filles. Georgine-C. Lemaire.
Education domestique Jeanne Anctil.
La Femme chrétienne C.-J. Magnan.
La paix des Champs Blanche Lamontagne.
La Mer et la Montagne Henri d'Arles.
La Grande Ville Louyse de Bienville.
Au Congrès de Londres:—
Législation industrielle La Secrétaire du Comité
des questions économi-
ques de la F. N.
La traite des blanches. La Secrétaire du Foyer.
Bibliographie L. D.

— ENTRE NOUS —

Du 25 au 29 juin se tenait à Londres la IV^e conférence internationale de la Fédération Internationale des Ligues Catholiques Féminines.

Ces grandes assises ont pour objet de déterminer une action sociale catholique extrêmement puissante dans l'univers entier. Trente ligues adhèrent à l'heure actuelle au programme de la Fédération Internationale, parmi lesquelles nous remarquons: la Ligue Patriotique des Françaises, la Catholic Women's League d'Angleterre, les unions nationales de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Autriche, de la Pologne, de l'Uruguay, de la République Argentine, etc. La Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste y représente le Canada.

Les questions inscrites au programme ont trait: à la diffusion de la bonne presse et du bon théâtre, à la traite des blanches, à la lutte antimaçonnique, à l'éducation des femmes, à la condition de l'ouvrière, etc.

Une partie des séances ont eu lieu au palais archiépiscopal, sous la haute protection de Son Eminence le Cardinal Bourne, qui a fait l'honneur aux déléguées de les recevoir officiellement. Le français y a été reconnu comme langue officielle; l'anglais n'y a été toléré que pour les discussions.

Nous serons heureuses, dès que le rapport officiel de ce congrès nous sera parvenu, d'en donner les primeurs à nos lectrices, sachant bien que ce grand mouvement catholique trouvera un écho dans le cœur de nos Canadiennes françaises.

L'initiative de cette Fédération internationale des ligues catholiques féminines a été prise par la Ligue Patriotique des Françaises en 1909 et le bureau central de l'Association a été depuis à Paris.

Les congrès se tiennent alternativement dans les différents pays fédérés. Espérons que le Canada à son tour aura le bonheur d'offrir l'hospitalité à cette élite de chrétiennes qui coopèrent généreusement à l'établissement du règne de la vérité dans le monde.

Cette organisation des forces vives de la chrétienté s'impose d'autant plus impérieusement à notre époque que les ennemis de nos croyances usent savamment de cette puissance qu'est l'association, pour combattre nos

dogmes et corrompre les mœurs. Ils enserrant le globe comme un véritable serpent, et pour les réduire, il faut les cerner dans une entente commune!

Ici le mal s'introduit sous la forme insidieuse du livre, de l'affiche, du théâtre; là il apparaît sous le spectre de la faim et déchaîne la débauche. Quand une fois il a déroulé ses replis, que d'efforts ne faut-il pas faire pour s'arracher à ses étreintes. Or c'est la guerre au vice, à l'erreur que la Fédération Internationale organise. Avec quelle habileté elle dresse son plan de campagne et combien sa science est profonde; aucune question ne lui reste étrangère. Puisant largement dans les données récentes de la sociologie, c'est par une action sociale raisonnée et soutenue qu'elle espère faire l'œuvre d'épuration et de restauration à laquelle elle se consacre.

Bénie à différentes reprises par le Souverain Pontife, la Fédération se rattache au Saint Siège par les liens d'une étroite soumission. C'est avec confiance que nous pouvons répondre à son appel et lui offrir nos services. Nous avons présenté trois rapports au congrès de Londres: un sur la traite des blanches, préparé par la secrétaire du Foyer, un second sur la presse et enfin un troisième sur les questions industrielles dans la province de Québec.

Notre Fédération apporte donc modestement sa petite pierre, sa part de documentation qui servira à édifier la cité promise.

A l'avenir les membres de la Fédération Saint-Jean-Baptiste, porteront une attention toujours croissante aux questions internationales, sachant bien que la solution de plus d'un problème national en dépend. Un échange de journaux entre les pays fédérés, fourni par le service central de la fédération Internationale, facilite d'ailleurs le travail. Nos lectrices ont sans doute remarqué que nous nous efforçons de leur donner dans la Bonne Parole quelques extraits de la chronique internationale. Celles qui s'y intéressent tout spécialement peuvent toujours la parcourir en entier, en s'adressant, aux heures de bureau, au secrétariat, chambre 14, Monument National, où elles trouveront d'ailleurs les revues de tous les pays fédérés.

Marie Gérin-Lajoie

L'AGNEAU

Par une magnifique interprétation du rôle joué par l'Agneau, dans nos fêtes nationales, Monseigneur Bruchési nous ramène à la tradition catholique qui veut que le mouton blanc de Saint-Baptiste soit l'image de l'Agneau sans tache!

Et nous nous inclinons devant l'affirmation de notre éminent Archevêque qui nous offre comme un symbole religieux plein de douceur et d'humilité ce petit mouton que nous étions à regarder comme l'emblème de la faiblesse, alors qu'il incarne une tradition de foi.

M. G. H.

L'ami des petits

La mort est venue brutalement frapper l'ami des tout petits. Le bon docteur Lachapelle, le fidèle gardien des berceaux, le collaborateur distingué de notre journal est décédé le 18 juin dernier, au moment où plein de courage, il marchait vers le devoir. Il est mort en soldat et en chrétien, et sitôt qu'il eut compris la gravité de son état, il resta calme et fier, attendant la fin qu'il savait proche en homme qui n'a jamais eu peur!

Et ce fut le chapelet à la main qu'il partit pour le grand voyage, avec la sérénité de ceux qui ont toujours livré les bons combats. Soldat du Souverain Pontife, aux heures pénibles où la Papauté réclamait tous ses fils, il devint le soldat de sa race, et il guerroya vaillamment pour sauver les berceaux de la mort.

Il mourut à la tâche! Devant la tombe de cet ami des tout petits, toutes les mères doivent s'incliner et prier, dans un grand élan de gratitude. Le docteur Lachapelle portait à notre journal le plus touchant intérêt, et nous aurons eu, je crois, le très précieux don de ses dernières pensées. En lisant: "Autour des berceaux" toutes nos lectrices se sentiront émues devant le sentiment très noble qui reflète à chaque ligne l'âme du patriote insigne dont nous pleurerons longtemps la brutale disparition.

Nous prions Madame Lachapelle, sa femme, Madame Archambault, sa fille, et toute la famille du distingué défunt, d'accepter dans leur deuil profond, l'hommage sincère de nos regrets et de nos sympathies.

Madleine G. Huguenin.

Autour des berceaux

G A R E ! ! !

La vague chaude annuelle, doublée d'une vague chaude exceptionnelle, enfante comme dans un tourbillon blanc de cotonnades et de soies les petits de nos mères. Les croque-morts sont affairés, malgré qu'ils appellent cela de la petite besogne peu payante, quand c'est le sang le plus pur de la nation qui coule, avec la vie qui s'en va!

Gare! le torrent dévastateur n'est pas suffisamment endigué et les travailleurs sont bien impuissants devant le fléau.

La question infantile admise en théorie est encore loin de la solution pratique, et les efforts du Congrès ne sauraient porter de suite leurs fruits.

Gare, dirons-nous. Oui, il y a quelque chose à faire? Faire mieux que nous n'avons fait les années précédentes.

Les "Gouttes de Lait" se multiplient en nombre assez considérable, l'éducation maternelle rapporte progrès, le monde médical s'agite, devant ce mouvement tout autour, non seulement en bas, mais bien en haut; il y a un contre-courant qui grossit; si nous voulons bien l'alimenter, nous pouvons lui donner les proportions nécessaires. Les Gouttes de Lait! il faut bien le comprendre, ce n'est pas l'œuvre de quelques-uns seulement, d'un groupe de médecins et de femmes, avec un chapelain à distance. Non ça doit être l'œuvre un peu de tout le monde, bien plus spécialement pour le pauvre, ses opérations doivent naturellement être proportionnées à l'encouragement reçu dans toutes les classes de la société; et leur succès en France, qui en a été le berceau, vient de cette sympathie des personnes, qui en avaient le moins besoin, parce qu'elles voyaient là *un grand bien à faire*. Eh bien! à cette sympathie de notre population, nous faisons appel aujourd'hui; elle nous est nécessaire.

Populariser l'œuvre des Gouttes de Lait en les recommandant, en les faisant bien connaître, voilà ce que tout le monde devrait faire. — Pas un seul enfant ne devrait être privé de leur assistance.

Que la propagande se multiplie sur tous les points de notre cité, chaude, enthousiaste, égale partout, que l'indifférence de quelques-uns ne ralentisse pas le zèle du plus grand nombre: personne n'a le droit de combattre, pas plus de se faire, ni de s'abstenir: la vie de nos enfants doit commander le dévouement de tous.

Séverin Lachapelle.

P. S. — Un petit conseil d'urgence. Non seulement, quand un enfant tombe malade de troubles intestinaux, il faut se souvenir, que la première chose à faire est de le priver de toute nourriture, et de se contenter de lui donner de l'eau stérilisée, mais il ne faudra pas oublier non plus que le meilleur moyen de prévenir les troubles plus fréquents pendant les chaleurs, c'est de diminuer la ration alimentaire quotidienne, d'un quart à un tiers.

La pesée alors servira non pas à constater l'augmentation normale de poids, mais sa fixité et même sa diminution.

S. L.

NOS AMIS

Le "Peuple" de Montmagny nous apporte la très jolie bienvenue à la "Bonne Parole", que voici:

UN JOURNAL FEMININ

Une plume beaucoup plus habile que la mienne a déjà fait connaître le noble but que se sont proposé les directrices de la nouvelle revue mensuelle: "La Bonne Parole". Ce nom exprime bien l'idéal de celles qui en sont le bras droit: apporter dans les âmes de leurs sœurs canadiennes-françaises, le rayon de joie qui illumine la vie, la fait accepter avec ses bons et mauvais jours.

A l'heure actuelle, où, d'un côté, le féminisme à outrance veut nous entraîner hors du droit chemin, et, où, d'autre part, on travaille à atrophier le cœur et l'intelligence de la femme, pour en faire, en quelque sorte, une poupée vivante, il est temps que des âmes généreuses viennent prendre notre défense. Opposant aux deux tyrans qui menacent de nous subjuguier, le féminisme vrai, celui du dévouement et du devoir accompli, "La Bonne Parole" fera doucement, mais sûrement son œuvre de religion et de patriotisme.

Le premier numéro nous donne, outre de charmants articles littéraires dont je ne contenterai de signaler les auteurs : "Madeleine," "Nérée Beauchemin," "Sr Ste-Anne-Marie," d'utiles avis sur l'éducation religieuse, intellectuelle et domestique. A celles que passionne la lecture des romans, et qui, le plus souvent, hélas ! lisent sans discernement, — histoire de tuer le temps, — de ces récits fictifs dans lesquels, avec la morale l'auteur du feuilleton à vingt-cinq sous, fait si bon marché de notre douce langue et des principes littéraires, je conseillerai de lire "L'amour triomphant," de "Sylva Clapin". Elles seront sûres d'avoir au moins, là, des pages de littérature qui ne mettront pas dans leurs cœurs, le poison qui les consume lentement.

.

J'invite mes lectrices à donner leur bienveillant encouragement à l'excellente revue, destinée à nous faire mieux comprendre et apprécier la mission que la Providence nous a confiée ; à nous offrir une aide, un appui dans la lutte journalière de la vie ; en un mot, à bien ancrer dans nos cœurs, cette trinité d'affections : l'amour de Dieu, du Foyer et de la Patrie.

Jeanne des Ormeaux

L'éducation de nos filles

Nous continuons à publier la série d'observations très justes, et très bien exprimées que Madame Lemaire veut bien nous confier sur l'éducation de nos filles.

A notre époque, peu de mères ont à cœur de faire elles-mêmes l'éducation de leurs filles. C'est déplorable, et cela tient à ce que les mères n'ont ni assez de vertu, ni assez d'énergie pour se priver des plaisirs mondains, et pour s'imposer généreusement les sacrifices nécessaires pour remplir avec succès une aussi noble tâche. Une fille ne saurait recevoir une meilleure éducation que l'éducation maternelle, mais à condition, que cette dernière, soit tout à fait désintéressée ; c'est-à-dire, que si la mère ne veut pas quitter sa fille, elle doit tout quitter pour elle, et faire de son éducation, l'unique ou tout au moins la principale préoccupation de sa vie. Il faut aussi, à la mère, le calme et la fermeté pour corriger avec succès, les défauts de ses enfants, mais elle doit aussi se garder d'être trop sévère et trop exigeante, car elle gâterait tout en jetant ses enfants dans un funeste découragement. Elle doit aussi éviter avec soin l'excès contraire : une tendresse aveugle ne doit pas l'empêcher de faire usage des moyens nécessaires à assurer le succès de toute éducation, maternelle ou autre : "le Respect, l'Autorité et la Discipline"

La mode a introduit, chez nous, un usage déplorable, Mesdames : usage propre à saper les bases de l'autorité des parents : je veux parler du tutoiement. Les mères qui ne savent plus qu'inventer en gâteries pour leurs *petits*, ont pu trouver un charme à ce nouvel usage, mais elles le regretteront avant longtemps, car le tutoiement engendre infailliblement la familiarité, et de la familiarité au mépris, il n'y a qu'un pas. Gardez jalousement les vieilles traditions, Mesdames, le tutoiement, d'ailleurs, ne saurait être une marque de tendresse ; le respect seul inspire les véritables affections.

La sensation est la principale faculté chez le jeune enfant, tous ses mouvements en découlent ; cela jusqu'à l'âge de sept ans, environ. La tristesse ou les pleurs des enfants proviennent toujours de quelque sensation douloureuse, de même que leur gaieté ou leurs joies naissent de quelque sensation agréable. La première éducation morale des enfants doit donc se faire à l'aide d'impressions extérieures. Rien ne portera un jeune enfant à faire son devoir comme la perspective d'une récompense, et il évitera telle ou telle faute parce que la punition qui s'y rattache est pour lui l'occasion d'une sensation désagréable. Ici, il convient de se mettre en garde, Mesdames, contre l'abus de cette faculté, il faut craindre de voir la sensibilité se développer en eux outre mesure. Il faut donc éviter de leur promettre des jouissances grossières, comme de les gorger de friandises et de gâteaux, on risquerait d'éveiller la gourmandise. Il faut que l'enfant apprenne à plier sa volonté à la volonté Divine d'abord, et à faire de légers sacrifices par amitié pour sa mère.

L'enfance est aussi douée d'une imagination très vive : on en voit la preuve dans la facilité avec laquelle elle improvise ses jeux : Petits drames ou comédies sont la fidèle reproduction de ce qui se passe sous ses yeux. Une petite fille rend des soins à sa poupée comme à un véritable poupon, la gronde même parfois et la corrige assez rudement, tout en sentant très bien que c'est un jeu . . . effet de l'imagination . . . illusion volontaire qui s'empare avec force de l'esprit de l'enfant. C'est encore par un effet de l'imagination que les enfants sont portés à croire aux revenants et aux fantômes . . . Grâce pour nos tout petits, Mesdames, ne les effrayons pas, nous en ferions des malheureux, absolument incapables de contrôler leurs nerfs. Je sais une petite fille de six ans, qui, pour une simple petite incartade, fut enfermée dans un cabinet noir où les rats devaient la manger, lui avait dit l'institutrice ; quand cette dernière revint au bout de quelques minutes, l'enfant était dans d'horribles convulsions et malgré les soins empressés que lui prodigua l'institutrice repentante, la pauvre petite expirait en moins d'une heure. Ces terreurs folles qu'on fait aux enfants ont une terrible influence sur toute leur vie ; épargnons leur imagination trop sensible, sévissions par des privations, retranchons une promenade, un dessert, un amusement quelconque, mais, par grâce, plus de "Croquemitaine," de "Lustucru", ou de "Bonhomme Sept Heures"

En passant, Mesdames, disons un mot de la sensibilité, puisqu'il est entendu que nos fillettes possèdent cette faculté à un degré extrême ; sans elle, la femme serait incomplète, et impropre à remplir dignement ses devoirs d'épouse et de mère ; elle est la source intarissable de tous les dévouements et de toutes les générosités. Elle résume la vie entière des femmes, il faut donc la cultiver avec soin, et faire vibrer souvent la douce fibre de la sensibilité, en inspirant, de bonne heure, aux enfants, aux filles, surtout, des sentiments de commisération pour les déshérités, les infirmes, les vieillards ; en apprenant à leurs petites mains le beau geste de l'aumône en même temps que celui de la prière.

Une des facultés qui semble le plus effrayer les mères ou les personnes s'occupant d'éducation, c'est la "volonté". — Il semble qu'on ait en horreur les enfants volontaires ; on a tort : "La volonté est la faculté qu'à l'âme d'user de son libre arbitre, de se déterminer selon son bon plaisir, et d'agir en vertu de son pouvoir personnel," dit l'abbé Frezol. Il s'agit donc d'amener tout

doucement l'enfant à ne vouloir que ce qui est vraiment bon, à le vouloir avec fermeté; c'est une faculté qu'il vaut mieux développer que comprimer, car un être sans volonté est un être faible et qui se laissera fatalement entraîner au mal. Il ne faut pas confondre la volonté avec l'entêtement et l'obstination. Habitons donc nos filles à plier leur volonté en la soumettant à celle de Dieu d'abord puis à celle d'autrui. Rien n'est si recommandable, à cet effet, que la vie de pension. Le contact des divers caractères est bien fait pour user les angles de certains d'entre eux. Il est certain que les fillettes, surtout, de 9 à 12 ans auront tout à gagner de la vie en commun: elles y apprendront à faire de petites concessions aux autres, à s'oublier pour leurs compagnes, et à leur rendre, sans répugnance, quelques légers services, leur égoïsme naturel, l'amour du moi s'atténueront, et le dévouement, qualité sublime, fera alors dans leur âme sa douce éclosion.

Georgine C. Lemaire.

LA MUTUALITE

Extraits d'une conférence donnée à "l'Association des Employés de Manufacture, par M. Albert Chevalier, directeur de l'Assistance Municipale.

Qu'est-ce au juste que la mutualité?

L'idée en est contenue dans cette fable de Florian, que nous apprenons tous en classe:

L'aveugle et le Paralytique.

"Aidons-nous mutuellement.

"La charge des malheurs en sera plus légère.

"Le bien que l'on fait à son frère,

"Pour le mal que l'ont souffre est un soulagement."

Avec cette différence, toutefois, que les mutualistes ne sont pas des sentimentaux! Ce sont des gens pratiques qui ont compris tous les avantages personnels de la solidarité. Un homme seul, que peut-il faire? ce n'est rien, mais rien ne résiste à la ruée d'une foule. Un brin de paille se rompt d'une chiquenaude, mais tordu en un lien solide avec une centaine de ses pareils, il peut garrotter un Samson.

La femme doit reconnaître, et elle le constate aisément, qu'elle ne peut, par ses propres moyens, livrée à ses seules ressources, triompher des nombreuses difficultés matérielles et morales de l'existence.

Elle appartient à une immense machine sociale dont elle est simplement un des multiples rouages.

Qu'elle manie l'outil, la plume ou l'aiguille, que sa vie laborieuse se passe dans l'atelier emplis du bruit des machines ou des outils, dans le bureau à l'air confiné, ou dans les maisons où ne pénètrent jamais un rayon de soleil, quel que soit son sort de prolétaire, si pour vivre elle n'a que le fruit de son travail, elle a toujours besoin de l'aide, du concours d'une amie, d'un proche, d'une camarade; elle accepte ce concours à titre de réciprocité, étant décidée, lorsque l'occasion se présentera à faire profiter son prochain d'une égale assistance.

Les femmes se rendent ainsi journellement dans la vie, des services mutuels et cela même sans qu'aucun contrat formel intervienne.

Toutefois, il y a intérêt pour chacun à rendre certai-

ne, obligatoire cette réciprocité de services.

On peut y arriver sans difficulté par le groupement, par l'union des intéressés consentant à associer tous leurs efforts dans la recherche d'avantages auxquels chacun peut prétendre à son tour.

Aucun des risques dont est semée la vie du prolétaire ne doit lui rester étranger. Elle doit être pour tous les déshérités la fée bienfaisante qui adoucit la misère et panse les plaies.

Nulle œuvre n'est plus belle; nulle n'est plus digne de grouper, en vue de sa réalisation, tous les généreux esprits, si nombreux dans notre pays.

Ainsi se constituent les sociétés dont le règlement définit les obligations et charges auxquelles chacun doit se soumettre et fixe les droits, avantages ou secours assurés à chacun pour la satisfaction de ses besoins.

Ces besoins seront d'autant mieux garantis qu'ils auront été prévus, que l'on se sera procuré longtemps à l'avance les moyens propres à les satisfaire.

Les sociétés qui assurent l'assistance mutuelle ont un double but: remédier aux nécessités du moment par les secours immédiats; ménager les ressources éventuelles par un acte de prévoyance.

Les sociétés qui s'organisent ainsi sont dites: Sociétés de secours mutuels et de prévoyance; les membres sont des mutualistes.

Bien entendu les exigences des mutualistes sont très diverses, mais il ne saurait être question pour les sociétés de mutualité et de prévoyance de rechercher toutes ces exigences dont beaucoup affectent un caractère particulier; elles ne peuvent qu'embrasser, dans leur œuvre générale, les besoins communs:

Les plus essentiels pour vous sont: Secours en cas de maladie, soins médicaux.

Pleine de force et de vie, vous devez songer que la santé la plus robuste est vaincue par la maladie qui de toutes parts vous guette: demain, peut-être, l'outil que vous maniez si allègrement tombera de vos mains défaillantes. Si vous n'êtes pas mutualiste, vous craignez de vous trouver aux prises avec la misère; vous essaieriez de réagir pour vaincre le mal, mais le mal vous vaincra, et quand, couchée sur votre lit de douleur, vous songerez que vous n'avez d'autre alternative que de mourir faute de soins ou de recourir à l'assistance publique, vous regretterez amèrement de n'avoir pas écouté ma voix.

Si, au contraire, vous avez suivi mes conseils, si vous vous êtes affiliée à une de ces associations philanthropiques qui assurent leurs membres contre la maladie, bien différente sera votre situation.

Vous n'aurez pas besoin, en essayant de lutter contre le mal, de risquer d'aggraver votre état et de compromettre peut-être irrémédiablement votre santé. Aux premiers symptômes inquiétants, vous vous coucherez tranquillement et ferez appeler le médecin de la société qui vous prodiguera gratuitement ses soins les plus éclairés.

Un membre de la société viendra vous voir et vous apporter un réconfort précieux en vous prouvant que la solidarité n'est pas un vain mot. Et quand la convalescence viendra, au lieu de reprendre hâtivement votre travail, vous acheverez de vous rétablir, l'association dont vous faite partie vous accordant, sous forme d'indemnité de maladie, une part suffisante de votre salaire.

J'ai raisonné comme si vous étiez célibataire et ma démonstration a été évidente. Vous avez intérêt à être mutualiste si vous êtes seule. Vous avez un plus grand

intérêt encore à être mutualiste si vous êtes mariée et mère de famille.

Songez à quelle anxiété vous serez en proie en sentant le mal venir, si vous avez à craindre de voir privés de votre salaire, qui constitue leur unique ressource, les êtres chers qui vous environnent : vos enfants, ces petits que vous êtes si heureuse de caresser au retour de l'atelier ou du bureau.

Mutualiste, au contraire, vous saurez que le médecin ne vous coûtera rien et que l'indemnité payée par la société procurera aux vôtres les ressources essentielles à leur existence. Vous vous sentirez alors fière de l'effort de prévoyance que vous aurez accompli.

Mais penserez-vous, les cotisations et les suppléments de cotisation forment un gros chiffre. Comment pourrais-je les prélever sur mon salaire ?

Oh, c'est bien simple.

Vous aimez le théâtre, le chocolat et les belles parures. Mais souvenez-vous que l'orgueil de la parure est une malédiction. Si vous achetez une jolie chose, il en faudra dix autres pour que rien ne jure. Ce sont les yeux des autres qui vous ruinent.

Limitez vos dépenses. Economisez simplement quelques centins par jour sur la somme que vous affectez à ces satisfactions.

Résistez à toutes les sollicitations qui vous seront adressées ; ne vous laissez pas émouvoir par les moqueries de vos amies. Serrez précieusement les quelques sous que vous aurait coûtés ces satisfactions ; et, quand la fin du mois viendra, vous trouverez facilement dans le produit de vos économies, la somme nécessaire pour payer en temps, toutes les cotisations que la mutualité vous réclamera.

Jusqu'à présent, la femme s'est trop tenue à l'écart de la mutualité. Elle préfère conserver, dans un bas de laine, ses économies, ne produisant aucun intérêt et exposées à être dépensées du jour au lendemain. C'est un devoir pour elle de s'affilier à une société. N'est-elle pas encore plus exposée que l'homme aux ennuis qu'entraînent la maladie, les infirmités et la vieillesse ?

Franklin a dit avec raison :

“On assure sa maison et ses meubles, et l'on oublie d'assurer sa vie, c'est-à-dire, de toutes ses propriétés, la plus précieuse et en même temps la plus menacée.”

Il faut que toutes les sociétés d'homme se transforment en sociétés mixtes, c'est-à-dire composés d'hommes et de femmes.

Quand la femme se sera tournée vers la mutualité et la prévoyance, ne pensez-vous pas que les idées d'économie remplaceront, dans son esprit les goûts de frivolités ? L'intérieur du ménage ne s'en trouvera-t-il pas mieux ?

Un modeste livret de contribution d'une société de secours mutuels est une précieuse recommandation pour une jeune fille : c'est pour elle un vrai livret d'honneur signifiant beaucoup de choses. D'abord il prouve qu'elle aime le travail, sait faire des efforts et pense de bonne heure aux mauvais jours de l'existence. Et alors vous dites : Voilà une personne intelligente dont les nerfs et les muscles sont bien équilibrés : voilà une future mère de famille qui saura pratiquer les vertus utiles : économie, tempérance, modération et prudence. Avec de tels principes, son ménage ne pourra qu'être heureux. Pour faire du bonheur autour de vous, jeune fille, il n'est plus besoin d'être riche, ni jolie, ni spirituelle, il suffit d'être bonne, active et intelligente.

C'est là du reste un acheminement vers la mutualité

familiale. Il est nécessaire, en effet, pour que la mutualité soit complète et ses résultats parfaits, que la famille tout entière puisse bénéficier des avantages de la société de secours mutuels.

Il n'en peut résulter qu'un accroissement sensible de sécurité et de bien être pour les classes laborieuses. Si la maladie du chef de famille cause d'ordinaire une gêne plus grande, celle des autres membres ne laisse pas d'être dans le ménage une source de perturbations et souvent de privations. L'entrée de la femme dans la mutualité est en outre une garantie, partielle, mais précieuse contre les prodigalités et l'imprévoyance du mari. Celle de l'enfant contribue à son éducation sociale ; elle lui fait contracter de bonne heure, pour qu'il les conserve dans l'âge viril, l'habitude, le besoin et le goût de l'épargne et de la prévoyance. Pour toutes ces raisons, il est absolument moral et utile, comme l'a dit Jules Simon, que “le père, la mère et l'enfant ne soient point séparés, restent unis non seulement au foyer, mais aussi dans la mutualité, dans la solidarité.”

Albert Chevalier.

LA FEMME CHRETIENNE

D'APRÈS FREDERIC OZANAM

Les conférences de Saint-Vincent de Paul du monde viennent de célébrer cette semaine même le centenaire de leur vénéré fondateur, Frédéric Ozanam. Apôtre de la charité, il a mérité un tel témoignage de reconnaissance. Mais il a encore d'autres titres à l'admiration et à la gratitude. Il fut historien de premier ordre, professeur éloquent, littérateur distingué.

Ses *Lettres* et ses travaux historiques font souvent mention de “la femme” en termes si délicats, si respectueux que l'on devine facilement quelle âme de chevalier chrétien possédait le savant professeur de la Sorbonne.

Les lectrices de la *Bonne Parole* me sauront peut-être gré de leur présenter l'écrivain français qui a le plus judicieusement, le plus gracieusement, c'est-à-dire le plus chrétiennement parlé de “la femme”.

Austère chrétien, Ozanam l'était, à la vérité ; mais une profonde tendresse et une exquise délicatesse, soutenues par une volonté virile, en faisaient en même temps un parfait gentilhomme du plus agréable commerce.

Il avait voué à sa mère et à sa sœur un véritable culte qui n'était surpassé que par le grand amour qu'il avait pour la sainte Vierge. Il ne tolérait jamais aucun propos libre dont la dignité du sexe faible eût souffert.

“L'âme très pure d'Ozanam, écrit M. Caro, garda toute sa vie envers les femmes une sorte de sentiment chevaleresque et attendri. Il avait une horreur toute particulière pour les conversations trop libres qui profanent l'idée de ce sexe et avilissent l'amour. A peine pouvait-il souffrir même la vérité historique, quand elle témoignait des faiblesses de quelque femme illustre. Je me rappelle souvent son charmant embarras à propos des allusions discrètes de Bossuet dans l'oraison funèbre de la duchesse d'Orléans. Sa chaste imagination n'osait pas aller aussi loin que la pensée du prêtre.” (1)

Jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans, le cœur d'Ozanam

(1) *Frédéric Ozanam, d'après sa correspondance*, par Mgr Baurard. Paris, chez de Gigord, 15 rue Cassette.

n'avait encore connu d'autres affections que celles de sa mère et de sa sœur. Mais la mort de ces deux êtres tendrement aimés creusèrent en son cœur un vide profond. Pour la première fois, alors, l'image de la femme s'empara de son esprit. Mais avec quelle délicatesse il aborde ce sujet dans une lettre à son cousin Falconnet : "Je prie qu'elle ne se présente que plus tard, quand je m'en serai rendu digne; je prie qu'elle apporte avec elle ce qu'il faudra de charmes extérieurs pour ne laisser place à aucun regret; mais je prie surtout qu'elle vienne avec une âme excellente, qu'elle apporte une grande vertu, qu'elle vaille beaucoup mieux que moi, qu'elle m'attire en haut, qu'elle ne me fasse pas descendre; qu'elle soit généreuse, parce que je suis pusillanime; qu'elle soit fervente, parce que je suis tiède dans les choses de Dieu; qu'elle soit compatissante enfin, pour que je n'aie pas à rougir de rêves..." (1)

La Providence combla les vœux de ce noble jeune homme. Et la première fois qu'il vit celle qui devait ensoleiller sa trop courte existence, elle lui apparut comme un ange de charité. Voici en quelle circonstance: Les rapports d'Ozanam avec le recteur de l'Académie de Lyon, M. Soulacroix, étaient assez fréquents. "Un jour qu'il se rendait en visite chez lui, accompagné de l'abbé Noirot, celui-ci, traversant le salon, présenta, toujours par hasard (1), à Mme Soulacroix, un jeune professeur de droit M. Frédéric Ozanam, avec lequel elle échangea quelques paroles de politesse. Dans la même pièce, assise à une fenêtre, une jeune fille donnait tendrement ses soins à un jeune homme souffrant, perclus, qu'on devinait être son frère. Elle le soutenait, elle l'égayait, le réconfortait, d'ailleurs tellement occupée de lui seul qu'elle ne donna aucune attention au visiteur inconnu. Mais lui, l'avait remarquée. De la pièce voisine où il fut introduit, il considérait encore, par la porte entr'ouverte, le groupe fraternel de la jeune fille gracieusement penchée sur son cher malade: "L'aimable sœur et l'heureux frère! Comme elle l'aime!" Ses yeux ne la quittaient plus. C'était l'image vivante et charmante de la charité qui venait de lui apparaître (1).

Mlle Soulacroix méritait en tout point l'admiration de la grande et belle âme d'Ozanam. Son père avait présidé lui-même à son éducation, ornant son esprit de toutes les connaissances esthétiques desquelles il était reconnu le plus excellent maître. Et sa mère, "femme d'un mérite supérieur, d'un commerce affable et d'une distinction simple, l'avait initié aux travaux utiles et aux arts d'agrément qui font les foyers sérieux et les mœurs aimables." Mlle Soulacroix possédait aussi un talent musical peu commun, par lequel elle plaisait beaucoup. "Par-dessus tout, elle était riche de ces trésors de dévouement et de délicatesse que la piété met au cœur des femmes chrétiennes, pour le bonheur des époux et le salut des enfants."

Au plus charmant chapitre de *La Civilisation au Ve siècle*, les *Femmes chrétiennes*, Ozanam parle ainsi du mariage: "Je dis que le mariage chrétien est un double sacrifice: ce sont deux coupes: dans l'une se trouvent la beauté, la pudeur, l'innocence; dans l'autre, un amour

intact, le dévouement, la consécration immortelle de l'homme à celle qui est plus faible que lui, qu'hier il ne connaissait pas, et avec laquelle, aujourd'hui, il se trouve heureux de passer ses jours; et il faut que les coupes soient également pleines pour que l'union soit sainte, et pour que le ciel la bénisse."

Le 23 juin 1841, lorsque Frédéric-Antoine Ozanam, âgé de vingt-huit ans, épousait Mlle Marie-Joséphine-Amélie Soulacroix, dans sa vingt et unième année, ce mariage idéal se réalisait. Racontant à Lallier, dans une lettre datée du 28 juin 1841, les impressions qui assaillirent son cœur pendant la messe du mariage, il dit: "Je retenais à peine de grosses et délicieuses larmes; et je sentais descendre sur moi la bénédiction divine avec les paroles consacrées."

Comme cadeau de nocces, Ozanam offrit à sa jeune femme un voyage en Italie. "Quel présent pouvait-il lui offrir qui fût plus aimable, et plus durable que le souvenir de ce rivage des Deux Siciles, vu par ses yeux d'artiste et expliqué par cet historien, ce chrétien, ce poète." Le pèlerinage se termina à Rome, aux pieds de Sa Sainteté le pape Grégoire XVI.

Commencée sous d'aussi heureux auspices, la vie conjugale de Frédéric et d'Amélie ne pouvait être qu'heureuse. Elle le fut, en effet, même aux jours d'épreuves.

**

Dans son livre admirable, *la Civilisation au cinquième siècle*, Ozanam décrit l'état de dégradation où le paganisme avait réduit la femme, puis il raconte ensuite comment le christianisme lui rendit "l'empire absolu et éternel du cœur de l'homme", en lui assurant la première dignité domestique. Le respect étant assuré à la femme, elle en usera désormais "pour exercer la magistrature de la charité qu'elle a conservé jusqu'à nos jours."

Après avoir dit le rôle bienfaisant de la femme chrétienne au moyen âge dans les arts et la poésie, rôle double: "celui d'inspirer et de concilier," l'historien Ozanam rappelle que le respect des femmes fut le principe générateur, l'âme de toute la chevalerie. Et ces siècles, où fleurissaient ainsi tant de nobles sentiments après les obscénités et les ignominies de l'amour grec, furent "de véritables printemps, où tout fleurit dans l'esprit humain." Pendant ce renouveau, un souffle pur et embaumé venant des lèvres des femmes chrétiennes, pénètre la poésie, l'art et même la science. "Cette influence se continuera plus tard, lorsqu'au milieu de toutes les lumières du dix-septième siècle les plus grands esprits brigueront les suffrages d'un certain nombre d'incomparables femmes."

En faisant revivre devant la jeunesse universitaire de son temps les belles figures de sainte Monique, de sainte Radegonde, de sainte Hildegarde, de sainte Catherine de Sienne, qui partage la gloire des plus grands écrivains, et enfin au seuil des temps modernes, de cette grande sainte Thérèse, "qui étonne encore le monde de son génie," Ozanam donnait une haute leçon de respect et d'admiration pour la femme régénérée par le christianisme.

Nous souhaitons que notre jeunesse canadienne s'inspire d'un tel maître. Les œuvres littéraires d'Ozanam sont de vraies sources toujours fraîches et pures d'où coule gracieusement et abondamment une eau limpide et saine.

C.-J. Magnan.

(1) *Frédéric Ozanam*, par Bernard Faulquier. — Paris, 1910.

(1) L'abbé Noirot s'intéressait beaucoup à l'avenir d'Ozanam, son ancien élève.

(1) *Frédéric Ozanam, d'après sa correspondance*, par Mgr Beaunard.

La paix des champs

As-tu parfois pleuré, fatigué de la ville,
De ses rires confus, de ses bruits, de ses chants?
As-tu senti le poids de la foule servile?
Viens goûter la pax des champs.

Si ton âme a cherché la noble solitude,
Si tu trouves parfois les hommes trop méchants,
Loin des troubles du monde et de sa servitude
Viens goûter la paix des champs.

Si ton esprit, touché d'une flamme divine,
Veut secouer le joug de nos tristes penchants;
Viens écouter la voix de Dieu dans la ravine,
Viens goûter la paix des champs.

Si ton cœur a saigné des peines de la vie
Et sent monter en lui des souvenirs troublants,
Pour oublier les maux de la route suivie
Viens goûter la paix des champs.

Blanche Lamontagne.

Extraite des "Visières Gaspésiennes" couronnées par la Société du Parler Français au Canada.

La Mer et la Montagne

Cher ami,

Vous avez raison de me reprocher mon silence. Voilà une éternité que je ne vous ai écrit. Moi, qui avais pris la douce habitude de venir causer avec vous presque chaque semaine, comment ai-je pu me négliger à ce point, laisser passer des jours et des mois sans vous donner signe de vie? A dire vrai, vous n'avez pas été plus maltraité que les autres, car je n'ai écrit à personne, tous ces derniers temps. Non seulement je n'ai pas envoyé de lettre, mais tous ces travaux que j'ai de commencés, et dont vous connaissez au moins vaguement l'essence, sont restés en plan: hélas! mes manuscrits n'ont pas avancé d'une ligne. J'ai été pris d'une paresse, d'une torpeur, qui m'a fait tomber la plume des mains, au commencement de l'été. Voici déjà octobre, et je me réveille à peine de l'espèce d'engourdissement qui m'a saisi avec la belle saison. Engourdissement n'est peut-être pas le mot, car mon esprit a travaillé durant ce temps, et même beaucoup. J'ai lu d'abord; et puis j'ai fait un long séjour à la mer. En août, je me suis établi dans les montagnes. Sur la plage comme à travers les sommets, tout en me laissant aller à ce que Macaulay appelle si bien les "*half dreaming moods of mind*", — j'ai éprouvé une foule de sensations fines dont je pourrai peut-être tirer parti un jour; j'ai vu s'ébaucher des idées qui ne demanderaient qu'à être serrées de plus près, fixées plus nettement, pour fournir la matière de quelque article de journal ou de revue. A quoi donc ai-je pensé? Par quelles impressions de toute nature ai-je passé? En quels rêves me suis-je perdu? Vous n'attendez pas que je le dise. Cela me serait bien impossible. Il y a là, tout au fond de moi, comme un monde en germe. Le temps seul fera

croître et mûrir cette végétation latente. Je ne saurais décrire de quoi elle se compose exactement ni ce qui en forme la base. Mais ce que je puis affirmer, c'est que cette réserve spirituelle me sera utile dans un avenir plus ou moins lointain. Et vraiment, de ce contact avec l'océan et les bois, de la contemplation des deux plus grands spectacles qu'il y ait ici-bas, il me semble que je suis sorti tout renouvelé. Certes, j'aime passionnément mon cabinet d'étude, avec ses silences, sa lumière un peu voilée, ses livres choisis, ses œuvres d'art qui sont une autre expression de la pensée humaine. Je m'y plais; j'y reviens toujours avec charme. Quelles que soient les agitations que les événements de la vie, les choses du dehors me fassent éprouver, je retrouve ici le calme infini, la paix qui surpasse tout sentiment, je m'y retrempe pour les luttes et les heurts inévitables. Pourtant, il y a des jours où tous ces entours familiers, ce décor intime ne me font plus la même impression, où je n'entends plus la voix, le battement d'âme de mes ouvrages favoris; des jours où tous mes bibelots n'opèrent plus sur moi leurs idéales suggestions. J'en étais là quand je les ai quittés pour la mer et la montagne. A présent, ils me parlent comme autrefois: c'est que je leur apporte un esprit rafraîchi par les grands horizons, et que la nature m'a redonné ce sens subtil qui rend apte à percevoir la palpitation de cette matière où les écrivains et les artistes ont déposé de leur âme.

Des deux, de l'océan ou de la montagne, lequel agit le plus favorablement sur la pensée? — Question délicate, cher ami, que je me suis posée souvent depuis mon retour, et à laquelle je n'ai pas donné encore de solution. Ces deux forces me furent tellement bienfaisantes qu'il y aurait ingratitude de ma part à exprimer une préférence. Je leur dois à chacune un regain d'activité cérébrale qui m'a fait rouvrir mes cartons avec une sorte de fièvre. Pour peu que dure cette ardeur, le reste de l'automne et l'hiver seront remplis de bons travaux. J'entrevois pourtant une réponse qui concilie tout. La mer et les monts ont des qualités qui se corrigent et se complètent. Ne faut-il pas subir tour à tour la double influence de leurs énergies pour obtenir la cure d'âme? L'océan élargit la pensée, il la prend, la berce, l'étend jusqu'à l'infini; la montagne l'élève, lui donne l'essor. Au bord de la mer, il semble que tout notre être va se dissoudre; c'est comme une dispersion, un anéantissement de la personnalité. L'on sent que l'on n'est rien, rien qu'un atôme en face de cette toute puissance inquiète et harmonieuse. Et cela fait rentrer en soi, supprime toute prétention, cela surtout fait prendre en pitié l'ambition des hommes, leurs mesquines rivalités. Le drame de l'existence finit par se réduire à des proportions infimes et vaines. Et cette sensation est bonne et calmante. Mais à la longue, elle énerverait peut-être les ressorts de l'action... La montagne recueille et groupe les facultés, les pousse à l'exercice. L'océan a cet écueil de trop porter au rêve; la montagne est inspiratrice d'énergie... Et alors, pour que ces merveilles naturelles opèrent en nous le meilleur effet, il ne faut s'attacher exclusivement ni à l'une ni à l'autre, mais goûter un peu des deux.

Du reste, cher ami, je vous attends à la prochaine saison. Venez. Nous irons voir la grande charmeuse, et de là nous monterons dans le voisinage des étoiles. Et vous me direz si j'ai eu raison. Adieu.

Henri d'Arles

La grande ville

Louyse de Bienville en célébrant l'œuvre de M. Henry Bordeaux, nous fait aimer plus encore la tradition canadienne qui prend sa source à la pureté intégrale de la pensée française qui a germé croyante sur les rives laurentiennes.

La critique littéraire française vient de signaler au public un livre de haute beauté morale, intitulé "La Maison" et dont l'auteur est l'un des romanciers contemporains qu'on lit avec le plus d'émotion : j'ai nommé Henry Bordeaux. Ce livre, je l'ai parcouru avec un enthousiasme attendri qui m'a laissée longtemps pensive, le livre étant refermé... et, aujourd'hui, il m'inspire le sujet de cet entretien.

Qu'est-ce donc que cette *Maison* dont nous parle un écrivain sympathique "qui s'est donné la mission de plaider la noble cause de la reconstitution du foyer domestique et qui prête une voix à la conscience de son pays", dit François Veillot, dans un récent article de "La Croix".

Eh ! bien ! mon Dieu, mais c'est cette maison même qui surgit dans le souvenir de chacun de nous, Canadiens, comme elle se dresse dans la pensée française. C'est la maison des ancêtres, c'est le foyer aux saines transmissions morales ; c'est "la terre sacrée qui nourrit les vivants et garde les morts".

C'est aussi de nos jours la maison désertée et reniée, parce qu'elle est devenue trop étroite pour contenir l'ambition de la famille moderne, affolée de vanité et de jouissance ; et, aussi il est juste de le dire c'est la ruée vers les centres industriels qui absorbe et qui ruine l'énergie humaine contemporaine, au détriment du sol, par le dédain du travail agricole.

Mais plus tristement encore, c'est l'esprit familial gâché davantage chaque jour, à mesure que la course vers une liberté illusoire et un faux bien-être, projette l'individu hors des saines traditions de la race ancestrale : Père, mère, enfants, tous subissent l'influence de ce sentiment irraisonné aussi bien qu'irrésistible qui les éparpille désemparés aux hasards de cette fatale indépendance factice qui conduit plus ou moins, aux pires déchéances. Monsieur René Bazin et tant d'autres écrivains ont décrit rigoureusement ce mal, dont souffre la génération actuelle.

Quant à nous, si les finances de notre pays marquent une prospérité sans précédent au Canada, elles n'en couvrent pas moins une plaie nationale qui fait frémir quand on songe aux résultats inévitables du concept faux et démoralisateur de la vie extériorisée du foyer.

D'abord, pour attaquer la racine même de cette déconcertante évolution, constatons la dépopulation des campagnes au profit des villes, lesquelles attirent, fascinent et accaparent les travailleurs, qui se nuisent, dans les laborieuses cités alors que les champs désertés restent sans bras pour accomplir la tâche auguste de l'agriculture.

Alors surgit le problème douloureux de la "cherté de la vie"—lequel n'est pas près d'être résolu tant qu'il y aura, d'un côté : l'égoïsme des *trustards*, la complicité des Unions et de l'autre le manque d'équilibre du salaire et du travail ; et, enfin, la concurrence féminine !... Ah ! cet engrenage vertigineux et compliqué qu'on nomme le

progrès est en vérité un enchevêtrement aux rouages fort dangereux, et qui semble avide de broyer les mains qui voudraient maîtriser cette force inconnue dont elles ont provoqué la formidable puissance, inconsidérément.

Dans le court espace qui m'est octroyé aujourd'hui, je ne puis discuter ces questions angoissantes, mais simplement je dois choisir un point d'utilité pratique, en harmonie avec l'esprit de ce petit journal qui est de propagande féminine.

Je crois, dans cette première causerie, devoir suivre ma pensée qui me porte d'abord vers la femme de nos campagnes qui déserte si facilement la maison.

Maintes fois, nous autres citadines, en coudoyant dans nos rues et dans nos tramways la jeune fille ou la femme qui travaillent nous prenons un vif intérêt à l'observer et si nous regardons bien nous ressaisissons en elles ce quelque chose d'indéfinissable qui est "l'air des champs".

Alors, une profonde mélancolie s'empare de nous et nous regrettons en elles tout ce qui n'est plus de chez elles, ainsi que cette élégance plus ou moins tapageuse qui dissimule trop peu la maigreur fatiguée de la personne, la pâleur des joues, le cerne des yeux trop brillants dans lesquels on peut lire parfois tant de lassitude et de larmes mal essuyées. Ah ! les pauvres chères, qu'ont-elles fait de leurs formes vigoureuses et splendides ! quelles douleurs ont assombri ce sourire jadis joyeux qui mettait tant de charme sur ces visages — l'ont-elles laissé au village, ce sourire, comme un gage d'amour ? En tout cas, elles n'ont plus mine de s'en souvenir... et, vraiment elles ont bien autre chose en tête les jolies filles de nos campagnes qui viennent à la ville *gagner de l'argent*... le mot affreux ! et, comment se fait-il que tant de mères y consentent... à ces départs de leurs enfants ?

Il s'en trouve qui ont fui le travail des champs par crainte du travail ; elles ne s'aperçoivent donc pas que c'est pire et plus déprimant de *jobber* dans les manufactures ou de rester d'interminables journées dans les magasins ? Plusieurs en tout cas, n'en ont pas les mains plus blanches — sans ironie — et, comme elles doivent regretter parfois l'air respiré là-bas, à pleins poumons ; la fraîcheur de l'ombre sous les grands arbres ; l'odeur grisante des foins... et donc ? les longues veillées d'hiver, les réveillons aux friots si appétissant et les beaux gâs pas fiers... tandis que plusieurs regrettent la petite église et aussi, parfois, la paix de leurs cœurs ! toutes ces jeunes ouvrières, demoiselles de téléphone, etc., qui sont nées dans ces paisibles maisonnettes pas riches, sans doute, mais où l'on mangeait joyeusement, les coudes un peu serrés — la famille était nombreuse par là où l'on riait de si bonne façon... alors, hélas...

Celles qui croient aider leurs parents en les quittant pour aller travailler en ville se trompent ; car, si elles restaient chez elles, occupées à s'instruire pour satisfaire aux besoins et aux travaux de la ferme, la maison paternelle atteindrait, par leur collaboration active et intelligente de chaque jour, une prospérité merveilleuse dont elles-mêmes, puis, le papa et la maman n'auraient qu'à partager le bénéfice. Puis, les jeunes gens ne déserteraient pas non plus. Ne serait-ce qu'à cause des belles et courageuses créatures dont ils ne sauraient manquer d'apprécier la vaillance, car ils auraient l'instinct et le bonheur de les choisir pour être les robustes mères de leurs enfants...

Pendant que les déserteuses ont parfois tant de difficultés à surmonter, la ruine s'étend peu à peu sur la maison qui a été hypothéquée—et que les parents sont à leur tour

obligés de quitter... C'est chose certaine pour le coup, mes belles, que vous n'irez plus dormir sur les lits de plumes de vos grand'mères.

Que dire maintenant de celles qui n'ont pas le loisir ou la philosophie folichonne de rire de tout... Ah! celles-là sont à plaindre de tant travailler, de tant peiner, pour pas grand chose et parfois, on a déjà vu cela, ne pouvoir manger à sa faim et habiter des chambres où il fait si noir et si froid qu'on ne peut pas profiter des quelques heures de repos après le travail exorbitant des jours payés si mal et si peu: honte à ces patrons inhumains qui vivent ainsi et s'enrichissent aux dépens de celles qu'ils exploitent si criminellement.

Veillez le croire, ce tableau n'est pas exagéré. Pour dix cas où les choses se passent honnêtement entre maîtres et ouvrières, il en est cent où la fortune des uns s'élabore sur l'exploitation des autres, les douces, humbles, résignées victimes.....

Eh bien! si parmi celles qui me lisent, il s'en trouve dans la situation malheureuse que j'ai décrite, qu'elles reprennent courage et par un effort suprême sachent se dégager des griffes de la grande ville et qu'elles retournent chez elles! ou encore si ces lignes tombent sous les yeux de jeunes filles de la campagne qui s'apprêtent à venir à la ville — ou en ont le désir secret — je les supplie au nom de leur bonheur, de n'en rien faire; mais, de rester les courageuses enfants, auprès de leurs père et mère pour les aider fièrement à la culture de leurs terres. Et, soyez sûres, mesdemoiselles, en accomplissant ce pieux devoir, de retenir auprès de vous quelques-uns de ces bons et braves garçons de votre paroisse, lesquels, encouragés par votre exemple, vous épouseront, vous rendront heureuses comme on peut l'être quand on fait ce qu'on doit faire... et vous aurez beaucoup d'enfants, ce qui est la manière à nous autres Canadiennes d'être de bonnes chrétiennes et de vigoureuses patriotes.

Louyse de Bienville.

Au Congrès de Londres

Rapport de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste préparé pour le congrès de la Fédération Internationale des Ligues Féminines Catholiques tenu à Londres, les 25, 26, 27, 28 juin 1913.

RAPPORT SUR LA LEGISLATION INDUSTRIELLE DE LA PROVINCE DE QUEBEC. — Depuis quelques années on s'occupe beaucoup d'adoucir le sort de la femme qui travaille. Le ministère du travail au Fédéral vient même d'organiser un système d'enquête en vue d'éclairer le public sur les conditions du travail féminin et il a attaché des correspondantes au service de la Gazette du travail, organe de son département.

La nomination d'inspectrices depuis une vingtaine d'années a contribué à mettre en force les règlements relatifs à l'hygiène et à la sécurité de l'ouvrière. Avouons toutefois que ce n'est pas sans efforts que l'on est parvenu à faire observer certaines mesures, comme par exemple celle qui a trait à la coiffure de l'ouvrière et que exige que celle-ci relève ses cheveux sur la tête au lieu de les laisser flotter.

Une loi importante est celle qui interdit le travail des jeunes filles

CHS C. De LORMIER.

Importateur de Fleurs et Plantes Naturelles. Fabricant de Fleurs, Corbeilles, Plantes Artificielles. *Spécialité:* Tributs Floraux Funéraires. — 250, St-Denis. — Tél Est 1584.

au-dessous de 14 ans. Cette loi d'ailleurs est la même pour les deux sexes. Malgré la vigilance que l'on exerce à cet effet, beaucoup d'enfants travaillent dans les fabriques. La cupidité des patrons et celle des parents ne suffisent pas à expliquer ce déplorable état de chose. Mais souvent les besoins pressants d'une mère devenue veuve prématurément, obligent l'enfant à aller à l'atelier. Il est alors extrêmement pénible de penser qu'il ne peut remplir son devoir filial qu'en se mettant en contravention avec la loi et en trompant les autorités. Aussi des sociétés philanthropiques proposent-elles en ce moment que la mère de tout enfant qui a besoin du travail de celui-ci pour vivre, reçoive une pension du gouvernement et retienne l'enfant chez elle.

La durée du travail de la femme comme celle de l'homme est de dix heures et demie par jour avec ordinairement un demi congé le samedi c'est-à-dire 60 heures par semaine. Dans l'industrie du coton on vient de réduire la journée à 55 heures. Le travail ne peut commencer avant six heures et demie du matin et il doit être fini à neuf heures du soir. Une heure est journallement accordée pour le repas du midi. L'inspecteur peut selon les circonstances exiger du patron qu'il donne un local spécial à ses employées pour les repas; en tous cas l'employée doit trouver du feu dans l'établissement pour faire chauffer ses aliments. La philanthropie des contre-maîtresses peut ici s'exercer avec ingéniosité; c'est ainsi que telle d'entre elles prépare elle-même un potage chaud et le distribue chaque jour à ses employées.

La présence de contre-maîtresses dans les fabriques influe grandement sur la moralité de l'ouvrière. La contre-maîtresse forme en même temps une classe dirigeante qui contribuera certainement à améliorer la condition de la femme qui travaille. Ainsi le Conseil de l'Association professionnelle des Employées de manufactures est presque entièrement composé de contre-maîtresses qui ont conduit avec succès d'importantes enquêtes dans nos congrès et lors de la grande exposition qui a eu lieu à Montréal l'automne dernier pour le "Bien-Etre de l'Enfance".

Les conditions hygiéniques de la fabrique sont bonnes en général et supérieures en certains cas à celles des magasins où l'air et la lumière sont raréfiés par l'envahissement des étalages. Aussi la santé de l'employée de fabrique est-elle très souvent meilleure que celle de l'employée de magasin. De plus la longueur des heures de travail n'est pas limitée chez l'employée de magasin, sauf deux soirs par semaine où les magasins sont fermés. L'employée peut habituellement être retenue à l'ouvrage jusqu'à dix et onze heures du soir; si on remarque que la demoiselle du magasin se met au comptoir à sept heures du matin très souvent, on comprend combien il est dur de la tenir sur pieds pendant un si long espace de temps. La loi des sièges qui existe chez nous pourrait bien la soulager un peu, mais dans la pratique, on constate que cette loi n'est pas toujours observée et que l'œil du patron empêche souvent que l'employée intimidée y recoure. Avouons toutefois qu'il y a ici de nobles exceptions et qu'on rencontre des patrons humanitaires qui en dépit de la concurrence acharnée du commerce limitent volontairement les heures de travail de leurs employées à huit heures, et leur permettent généreusement de s'asseoir durant la journée.

*La Secrétaire du Comité des Questions Economiques
de la Fédération.*

La Traite des blanches à Montréal

Le mal existe ici comme dans toutes les grandes villes. Nombreuses sont les jeunes filles qui en deviennent les victimes, par leur faute, par la faute des pourvoyeurs salariés des maisons de débauches, par la faute des pouvoirs publics. Mais ce mal a suscité de généreux dévouements et leur zèle s'est employé à y porter remède.

La faute des chutes lamentables est d'abord aux jeunes filles elles-mêmes. Le danger les fascine, les attire; elles vont à lui comme le papillon à la flamme. L'inscrite charmant y brûle ses ailes, et y meurt souvent. L'enfant, ingénue et pure jusque-là, perd, alors, sa pudeur, sa réserve, l'attrait indéfinissable qui ajoute à sa grâce. Plusieurs sont non seulement imprudentes, elles sont coquettes, légères. Aussi, à peine arrivées pour y gagner leur vie, dans la grande ville qui les a attirées, elles fréquentent les théâtres, les salles de vues animées, les rues bruyantes et toujours encombrées d'une foule de désœuvrés. Elles y font des rencontres, nouent des relations dangereuses. Sur la pente, elles glissent ainsi jusqu'au fond de l'abîme. D'autres enfin, vont au mal parce qu'elles en attendent le luxe, les toilettes tapageuses, l'aisance et le confort de la vie.

Alors qu'elles ne vont pas au mal, le mal les guette et va à elles. Les proxénètes se glissent, comme des serpents dans l'herbe, partout où ils peuvent accaparer les jeunes filles sans défense. Ils sont dans les trains de chemin de fer, sur les bateaux, dans les restaurants,

dans les gares. On les signale travestis en commis voyageur, et parcourant nos campagnes du bas du fleuve. Ils attirent avec des promesses alléchantes les naïves villageoises et les adresses qu'ils leur donnent les conduisent à la perte.

Malheureusement les pouvoirs publics restent plutôt indifférents. Les coupables découverts et convaincus, seront punis, mais pour les découvrir, pour empêcher leur lamentable trafic, on fera peu de chose. En face d'un pays immense, qui se développe sous une poussée presque violente d'intense progrès, il faut faire face à tant de problèmes commerciaux et industriels; il faut tellement multiplier les voies de communication et les débouchés à l'agriculture et à l'immigration, qu'on perd de vue les questions purement morales, reléguées au second plan.

Il appartient à l'initiative privée de s'en occuper. Elle n'a pas manqué de le faire. Une œuvre admirable, d'ensemble, groupant les entreprises éparses, est encore à venir. Notre espoir est qu'elle s'établira. Déjà l'œuvre de la Protection de la jeune fille a chez nous des institutions affiliées. Le Foyer, une association catholique de Montréal, ayant pour but de venir en aide à la jeune fille, à la femme qui travaille, en est comme le centre au Canada. Il s'est employé dans ces dernières années à établir, dans les grandes villes et dans les campagnes, des correspondants qui le renseignent sur le départ pour Montréal des jeunes filles qui y viennent travailler; ces jeunes filles sont accueillies aux gares, dirigées ensuite vers des pensions sûres et des ateliers bien tenus. Un bureau de renseignements (60 rue Notre-Dame Ouest) a été ouvert et mis au service des arrivantes, pour qu'en venant s'établir à la ville elles ne soient pas exposées à tous les dangers où se sont perdues tant d'autres venues avant elles. Il est juste de dire ici que jamais la secrétaire du bureau n'a eu besoin des employés de chemin de fer ou des officiers publics sans que tous ne se soient prêtés volontiers aux démarches qu'on leur demandait.

Les bureaux d'immigration, à la tête desquels, l'autorité diocésaine a placé des prêtres, suivent aussi avec zèle les déplacements de nos ouvrières et de nos servantes.

En résumé: dangers très grands, et mal considérable; en face, une organisation de charité et de dévouement dont le travail, jusqu'ici assez fructueux, promet de devenir plus efficace dans un prochain avenir.

La Secrétaire du Foyer.

BIBLIOGRAPHIE

"VERS L'ACTION" par M. Arthur Saint-Pierre, (Secrétaire de l'Ecole Sociale Populaire).

Ouvrage aussi intéressant que bien écrit. Toutes devraient lire: "Péché de jeunesse" dit modestement l'auteur. Il faut espérer, alors, que le jeune et courageux publiciste péchera encore, et sou-

vent. M. Saint-Pierre consacre quelques pages de son livre à la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. Nous trouvons aussi à la page 71 une étude très instructive sur les cercles ouvriers, les moyens à prendre pour fonder et faire progresser des cercles d'études, etc. ("Vers l'Action" se vend la modique somme de 25 sous (par la poste, 30 sous) aux bureaux du "Messager Canadien", 1075 rue Rachel).

"La jeune fille" par Jules Guy. — Cet ouvrage intéressera toutes les jeunes filles et toutes les jeunes femmes, puisque l'auteur nous parle de "la jeune fille à l'école et à la maison, et de la femme dans la société".

A lire surtout les très belles pages sur la tolérance, l'ordre, la bonne éducation, les lectures de la jeune fille, la jeune fille au salon, le mariage, etc., etc.

"Le Féminisme de tous les temps" par Maryan et Béal. — Le dernier ouvrage des romanciers Maryan et Béal, traite de l'éducation et de l'instruction féminines. Il s'adresse également aux jeunes filles et aux jeunes femmes. Le but des auteurs du "Féminisme de tous les temps", est de "leur rappeler leurs devoirs, de les y préparer par l'éducation qui convient à leurs facultés, de mettre à la portée de toutes des observations d'expérience et quelques moyens pratiques qui pourront aider dans leur tâche les futures éducatrices."

L. D.

LA PENSÉE FRANÇAISE

Le comité formé dans la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste, sous la présidence de Madame Lemaire, pour collaborer au "Sou de la Pensée Française" peut être fier du succès remporté par la collecte de ses dames et jeunes filles, le 24 juin dernier. Montréal a généreusement affirmé son patriotisme en offrant un sou de six mille dollars, recueilli sous un soleil de plomb que nos charmantes quêteuses ont allégrement bravé pour la belle et noble cause des écoles catholiques et françaises d'Ontario.

Tous nos remerciements à ces dévouées zélatrices, et toutes nos félicitations à Madame Lemaire, l'âme dirigeante du comité de la Pensée Française. M. G. H.

J.-G. YON, éditeurs et importateurs
de musique et d'instruments,
266, rue Sainte-Catherine, Est, Montréal.
Le plus grand choix de musique en Canada.
Assortiment considérable de musique
en feuilles et en recueils. Edition complète
de SCHIRMERS PETERS et LITOLFF.
Fournisseur des Collèges et des Couvents
du Canada et des États-Unis.
Tél Bell, Est 1710.

LUNETTES et VERRES

Grand choix de ce qu'il y a de mieux en
Lorgnons et Lunettes,

Yeux artificiels.

Salon privé pour l'ajustement des yeux
artificiels.

Ajustement parfait, verres de première qua-
lité "centex" Montures de toutes sortes.

Consultations: A l'Hôtel-Dieu, de 9.30 à
11 heures, excepté les mercredis et samedis.
Aux salons d'optique, de 9 h. a. m., à 3 h.
p.m. Appointments par Tél. Bell, Est 2257.

Spécial: Instruments de photographie, mar-
que "Ensign" ainsi que tous les accessoires
pour photographes amateurs.

Une visite est sollicitée.

SALON D'OPTIQUE FRANCO-BRITANIQUE
Rod. CARRIERE, Henri SENECAL,
Opticiens et Optométristes.
205-207, Sainte-Catherine, Est.
Entre Ste-Elisabeth et Sanguinet.

SPIRELLA

corset idéal, fait sur commande.

La baleine ne rouille pas ni ne se brise.
Chambre 203 Edifice Kings Hall.
591 Ste-Catherine, Ouest.—Tél. Up. 4322

Tél. Bell Est 2434.

T. DUSSAULT,

BOUTIER FASHIONABLE.

281, rue Sainte-Catherine, Est. — Montréal.

ROUGIER FRERES

Cie Incorporée.

IMPORTATION de
PRODUITS FRANÇAIS

63 Notre-Dame Est, Montréal.
32 Boulevard de la Bastille, Paris



Sapho

tue PUNAISES
et COQUERELLES
et prévient
les MALADIES
CONTAGIEUSES



DERY

FOURNIT A PLUS DE

40,000

CANADIENS

LES GRAINES DE SEMENCES

Les mieux adaptées à notre
climat.

Gratis sur demande, le catalogue fran-
çais le plus complet du pays. GRAINES,
PLANTES, OUTILS DE JARDINAGE de
toutes sortes, etc.

Hector b. Dery

21 NOTRE-DAME EST, MONTREAL

Téléphone Main 3036

P.-G. MOUNT
Opticien et Optométriste



Vieux ou jeunes, c'est le temps de faire examiner vos yeux, et bien faire ajuster vos verres. N. B.—L'avant-midi à domicile seulement pour les personnes qui se trouvent dans l'impossibilité de sortir.

944a St-Denis

Près Rachel

HEURES DE BUREAU,
de 1 à 8 heures
Tél. Bell St-Louis 1038

Terrains à vendre

DANS LE

Quartier Emard

A

BAS PRIX et CONDITIONS FACILES

S'adresser A

PAUL EMARD,

TEL. MAIN 7381 112 ST-JACQUES

Lamontagne Limitée

Bloc Balmoral, N-Dame Ouest,

**HARNAIS, VALISES,
SACS DE VOYAGE,
SELLES, Etc.**

Venez voir nos échantillons
et demandez nos prix.



Exigez cette marque sur
vos harnais, sacs de voyage.

**Le magasin pour la confection
par excellence.**

Toujours un étalage des plus hautes nouveautés, comprenant

MANTEAUX, COSTUMES, ROBES DE TOILETTES,
BLOUSES, etc, d'une élégance et d'un chic incontestables.

Les Dames sont invitées à visiter cette installation où elles trouveront à satisfaire leurs goûts les plus distingués.

P. Lafrance & cie,
LIMITÉE.

en face de l'Université Laval

182 ST-DENIS, Montréal.

Mères de familles, ouvrières, commis, jeunes filles
**DEPOSEZ VOS ECONOMIES A
La Banque d'Epargne de la Cité
et du district de Montreal**

Fondée en 1846

Actif Total au-delà de \$33,000,000
Nombre de déposants, plus de 100,000

Bureau-Chef et 13 Succursales à Montréal.

La seule Banque incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargnes faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible à ses déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir des épargnes, quelques petites qu'elles soient, des veuves, orphelins, commis, apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles, et d'en faire un Placement sûr.

A. P. LESPÉRANCE, gérant

Demandez une de nos petites Banques à Domicile, ceci vous facilitera l'Epargne.

Broderie Artistique

Nous faisons toutes sortes de broderies à la main: MONOGRAMMES et INITIALES, CENTRES, COUSSINS, DESSUS de piano, COLS et POIGNETS pour robes et manteaux, etc.

BRODERIE D'EGLISE

Catalogue envoyé franco pour 25 cts.

Raoul Vennat

642 Rue ST-DENIS, MONTREAL.

Tel. Est 3065

Dépôt de musique française

HENRY BIRKS & SON, Limited

Philips Square

Fabrication, réparation d'articles d'églises
Insignes de société, Croix, etc.

Une spécialité de dorure et placage.
Commandes respectueusement sollicitées.



RIGA

Guérit

Constipation,
Mauvaise digestion,
Maux de tête,
Dérangement d'estomac.

En vente partout

25 cents la bouteille.

SOCIÉTÉ des EAUX RIGA

215, N.-Dame Est, Montréal.

**MAYRAND, LORANGER, ECREMENT
et MELANCON, Notaires,**
Edifice de la Banque Nationale,
99 St-Jacques, Montréal.

Madame A. TERROUX,
Marchande de Chaussures.
653, Mont-Royal, Est, Montréal.
Tél. Bell, St-Louis, 2809.

POULIN & CIE,
VOLAILLES, GIBIERS, ŒUFS.
39, Marché Bonsecours. — Tél. M. 7107

**Banque Provinciale
DU CANADA**

Nombre de Déposants, plus de 40.000.
Bureau Chef à Montréal et 59 Succursales dans les Provinces de Québec, Ontario et Nouveau Brunswick.

La seule Banque, en Canada, ayant un Bureau de Contrôle

pour son département d'épargne.

M. H. LAPORTE, Président de la Banque,
Sir Alex. LACOSTE, Président du Bureau de Contrôle de l'Epargne,

M. Tancrède BIENVENU, Gérant général,

SUCCURSALES à MONTREAL:

- Rue Ste-Catherine, angle St-Hubert.
- " " " " " Dorion.
- " " " " " à Maisonneuve.
- " Notre-Dame, angle Richmond.
- " " " " " Vinet (Ste-Cunégonde)
- " Beaubien " Huntly.
- " Ontario " Panet.
- " Rachel " St-Hubert.
- " Roy " Egl. St-Ls de France.

**EASTERN
Business College**
151 ST DENIS TEL. E. 2992

Pour DEMOISELLES
et MESSIEURS.

Classes du jour et du soir strictement individuelles.

Tel. Bell, Main 2527

J.-A. MAJOR

Marchand Tailleur et Marchand
de Chaussures

100 Rue Vinet, Ste-Cunégonde

SATISFACTION GARANTIE

La Cie de CHARBON SCRANTON
Lacoste & Cie, Gérants, 78a St-Denis.
Nous garantissons seulement le Charbon Scranton que nous vendons.

Mlle FLORINA DESJARDINS,
Salon pour Dames.

Coiffures, Massage, Articles en cheveux, etc
294, rue Amherst, Téléphone Bell Est 3889.

AUX MODES AMERICAINES,

Madame A. THERIEN.
Chapeaux importés de Paris, Plumes
262, Ste-Catherine Est, — Tel. Est 4163

Mme C. B. DESROCHERS,

Salon—Yvette, — 940, rue Saint-André.
Grand choix de chapeaux, modèles parisiens
et américains. Une visite est sollicitée.

Madame MARIE,

132, rue Mansfield. — Tél. Up 3079
possède une merveilleuse méthode pour
donner les massages.

BESSETTE & BESSETTE,

Courtiers en immeubles. — Propriétés et
terrains à vendre et assurance sur le feu.
1319 St-Hubert. — — — Montréal.

Tél. Bell, Est 6400.

J.-B. BAILLARGEON,

(EXPRESS)

La plus grande organisation de transport
de Montréal.

329, rue Ontario, Est. — — Montréal.

P. DAIGNAULT, N. de C. BRAULT, Georges C. LEROUX, Paul SAEY, Alfred BOYTE,
Président, Vice-Président, Secrétaire-Trésorier, Directeur, Directeur,
TEL. EST 6819 LA MAISON Comptant ou termes à convenir

Leroux, Daignault & Brault,

MARCHANDS ET MANUFACTURIERS Limitée
de Meubles, Tapis, Prélarts, Rideaux, Draperies, Poêles, etc.

Ont ouvert un Grand Magasin aux numéros :

637-639 RUE STE-CATHERINE EST
(Coin Beaudry, en face du Théâtre National)

Spécialité : Ameublement de Maison et Fournitures pour Eglises, Couvents,
Ecoles, Bureaux Publics et Privés.

Nous pouvons vous monter une maison de la cave au grenier avec tout ce qu'il
a de plus chic et de plus nouveau.

Nos meubles sont à la portée de toutes les bourses

J.-A.-D. GODBOUT

PHARMACIEN-CHIMISTE

TROIS PHARMACIES :

angle Craig et Bon Secours — angle Craig et Côte Place d'Armes

angle Ste-Catherine et Darling (Hoch'ga)

SPÉCIALITÉ : Ordonnances de MM. les Médecins toujours remplies avec des
produits chimiques pur et véritables.

Grand Assortiment de Drogues

PRODUITS PHARMACEUTIQUES, ARTICLES DE TOILETTE
PARFUMS ET SAVON DE HAUTES MARQUES.

ATTENTION SPÉCIALE À NOS ANNONCES CHAQUE MOIS.

Pour votre santé et
celle de vos enfants

Servez-vous des produits de la
maison

J.-J. JOUBERT,
LIMITEE

Ils sont de qualité

SUPERIEURE.

LAIT CLARIFIÉ ET
PASTEURISÉ,
CREME, BEURRE,
OEUFs,
CREME A LA GLACE

J.-J. Joubert,

LIMITEE

975 Rue ST-ANDRÉ

Les Pilules Rouges

Pour les femmes
PALES et FAIBLES

— ET —

LES CONSULTATIONS GRATUITES
DES MEDECINS DE LA COMPAGNIE
CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Les Pilules Rouges sont une spécialité pour
les maladies particulières à la femme et toutes
les femmes qui souffrent devraient se
procurer immédiatement ce remède, et le
prendre avec confiance. Les Pilules Rouges
sont en vente chez tous les marchands de
remèdes. Prix 50 cts la boîte, six boîtes pour
\$2.50.

Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire pour
toutes les femmes, qui désirent prendre les
Pilules Rouges, de consulter nos médecins;
cependant, nous ne saurions trop conseiller
à celles qui souffrent depuis longtemps, et
qui se seraient découragées, de venir voir nos
médecins, à leurs bureaux, No 274, rue St-
Denis, ou de leur écrire pour apprendre ce
qu'elles doivent faire dans leur cas, pour
aider l'action des Pilules Rouges. Les con-
sultations de nos médecins sont tout à fait
gratuites et se donnent tous les jours, excepté
le dimanche, de 9 heures du matin à 8 heu-
res du soir.

Compagnie Chimique Franco-Américaine,

274, rue Saint-Denis, Montréal.

Au tout premier rang sont

Les Conserves de Fruits
et de Légumes

de la marque



GAZELLE

Elles ont conquis la faveur populaire
et s'y maintiennent.

Tél. Bell Est 1235 Tél. March. 563
Tél. Privé du Gérant: Est 513

La Société Coopérative
de Frais Funéraires

242 Ste-Catherine Est
W.-A. WAYLAND, - Sec.-Gérant.

TAUX D'ABONNEMENT

De naissance à 5 ans \$1.00 par année,
Police acquittée après 25 ans.
De 5 ans à 30 ans \$0.75 par année,
Police acquittée après 25 ans.
De 30 ans à 45 ans \$1.00 par année,
Police acquittée après 20 ans.
De 45 ans à 55 ans \$1.50 par année,
Police acquittée après 15 ans.
De 55 ans à 65 ans \$2.50 par année,
Police acquittée après 10 ans.

Les personnes âgées de 65 ans ou plus
peuvent être acceptées comme abonnées en
payant les années en arrière.

Pour les prix ci-dessus mentionnés, la
Société s'engage: 1° à faire l'ensevelisse-
ment; 2° à fournir la robe pour l'ensevelisse-
ment; 3° à fournir une belle décoration de
la chambre mortuaire; 4° un cercueil fini en
bois de rose ou couvert en drap; 5° un cor-
billard à deux chevaux pour conduire le
corps, de la maison à l'église, et de l'église
au cimetière de la ville; 6° une voiture dou-
ble; 7° à faire chanter une grand'messe tous
les ans, dans le courant du mois de novem-
bre, pour les abonnés défunts, dans toutes
les paroisses de la ville de Montréal.

N. B.—Les bénéfices ci-haut représentent
la valeur de cinquante dollars.